

## CATÉGORIE COLLÈGES 4<sup>e</sup>-3<sup>e</sup>

### 1<sup>er</sup> Prix

**Lucas CHAFFANGEON**

Collège Mario Meunier, Montbrison

#### Lunaire

« Tu vas courir dans cette tenue ? » lui lance-t-elle, surprise de le voir debout dans l'entrée. Cela faisait des mois qu'il ne quittait plus la chambre, souvent assis sur le fauteuil près de la fenêtre, la tête tournée vers l'extérieur, mais le regard dans le vide. Elle n'osait lui parler de peur de le déranger. À quoi pouvait-il penser dans ces moments-là ? Essayait-il de mettre de l'ordre dans ses souvenirs embrumés, ou tout simplement la vue du vent dans les arbres du parc d'en face le comblait ?

Reymond, surpris, sursaute comme un lapin dans le vestibule de la maison. « Ben, enfin, pourquoi pas ? »

Elle ne bouge pas, décontenancée, elle écarquille les yeux à s'en faire sauter les globes. Jamais elle n'aurait imaginé se trouver un jour dans une situation si déstabilisante. « Non, mais tu t'es vu ? » lui dit-elle prudemment. Depuis quelque temps, Reymond a tendance à s'emporter facilement quand il est contrarié. Comme elle ne veut pas provoquer une nouvelle crise, sa voix se fait fluette, hésitante.

Reymond, habituellement d'humeur taciturne, se redresse, les mains sur les hanches, le torse bombé. Il ressemble à une statue grecque dans l'entrée. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas ressenti une si grande assurance. Aujourd'hui, il se sent bien, rien ni personne ne le fera changer d'avis. Reymond sortira, un point, c'est tout. « Quoi, tu as quelque chose à me dire ? » lui lance-t-il d'un air sévère. Autrefois, il était une force de la nature, sa démarche assurée lui donnait des allures de crooner des années cinquante. Quand il sortait dans la rue, les femmes se retournaient sur son passage, il sentait dans son dos le frôlement de leurs regards et cela ne lui déplaisait pas. Mais aujourd'hui Reymond ressemble plus à une pomme cuite qu'à Cary Grant, même si pour Claude, sa femme, il restera son Reymond : un jeunot fringant qui perd un peu la boule.

« Absolument, mon cher et tendre », lui lance-t-elle, mais Reymond ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase.

« Bon, cela suffit, je sors, il faut bien que je fasse prendre l'air à ces deux chéries. » Reymond tend la jambe droite en avant, admire son pied tout en le faisant tourner sur lui-même. Puis au tour de la jambe gauche. Malheur, il porte les baskets flambant neuves qu'ils devaient offrir à Léo, leur petit-fils, pour son anniversaire. « Dire que je les ai retrouvées dans une boîte au fond du placard. C'est toi, vieille sorcière, qui me les avais planquées ? »

Claude était allée acheter les baskets dans les grands magasins. Elle avait pris le bus, toute seule. Jamais elle ne s'était risquée à une telle aventure. Avant, c'était Reymond qui l'emmenait avec la petite voiture qu'il avait choisie au Salon de l'auto à Paris, il en était si fier. Elle avait même pensé au papier-cadeau et aux bonbons que Reymond aimait tant. Ce jour-là, elle s'en est fait, du souci, car Papi était resté seul à la maison. Et en rentrant, elle avait dû être très vigilante à l'endroit choisi pour cacher les baskets. « Oui, parfaitement, ces chaussures étaient cachées dans le placard, car elles ne sont pas à toi. T'as pas remarqué le papier cadeau ? Elles sont pour Léo. »

Le papier cadeau avait donné du fil à retordre à Claude, d'abord elle l'avait mis sous son manteau pour qu'il ne prenne pas l'eau. Puis autour de l'emballage, oui, ce n'est pas facile de plier un présent avec de l'arthrose dans les doigts.

« Ah ! je me disais que la boîte était jolie. » Reymond, le regard perdu sur ses chaussures, réfléchit et s'exclame : « Mais non, pas du tout, ce sont mes chaussures, je m'en souviens : on a couru sur toutes les routes de France. » Le visage grave, il renchérit. Il en est sûr, ces chaussures lui appartiennent, ce sont les siennes. Il regarde sa femme d'un air inquiet et se demande si tout tourne bien rond dans sa tête. Comment a-t-elle pu oublier ?

« Mon pauvre Reymond, tu as le ciboulot qui pédale dans la purée de pois, tes chaussures étaient bleues, celles-ci sont rouges, et puis, comme si à notre époque, on avait eu les moyens d'avoir de si beaux godillots.

- Non, non, non, ce sont mes chaussures, mes chaussures à moi ! »

Il est furieux. Comment peut-elle mettre sa parole en doute ? C'est une évidence : elle perd la tête. Reymond avait remarqué que sa femme passait son temps à le contredire et parfois elle était incohérente dans ses propos. Dans le quotidien, elle faisait les courses toute seule, courait partout dans la maison avec son balai et préparait les repas, mais jamais elle n'allait chercher les enfants à l'école. Et surtout, elle était toujours fourrée chez le médecin ; à chaque rendez-vous, il devait l'accompagner, se faire examiner et répondre à tout un tas de questions aussi invraisemblables les unes que les autres.

Voyant la colère s'emparer de lui, tout doucement, Claude lui demande :

« Mais pourquoi veux-tu aller courir ?

- Je suis un athlète, je l'ai toujours été, ça fait plus de cinquante ans que je cours et je n'ai pas l'intention de m'arrêter, en plus, avec les gars de l'usine, nous préparons le marathon des ouvriers. Cette année, la victoire est pour nous ! »

Les bras lui en tombent, cette fois-ci, il est parti loin. Oui, d'accord, plus jeune, il aimait le sport, au début de leur mariage, il pratiquait un peu le football, mais très vite Reymond est devenu entraîneur, sélectionneur, et un adepte des chopes de bière. Mais jamais il n'avait pratiqué une activité physique avec l'engouement qu'il veut bien laisser transparaître à cet instant. Comment lui faire prendre conscience de la situation ?

Claude n'est plus toute jeune, sa patience atteint des limites. Elle sent que l'excitation s'empare d'elle et lui balance : « Mais ça fait dix ans que tu es à la retraite ! »

Il ne l'écoute pas, campe sur ses positions.

« Je suis sûr que tous les copains seront là !

- Oui, enfin les copains... Il y en a deux de morts, un à l'hospice et un qui est parti passer ses vieux jours au soleil et on ne l'a plus jamais revu. »

Reymond s'énerve, il ne comprend pas pourquoi Claude réagit comme ça. Elle pourrait faire un effort, le soutenir, le comprendre. Surtout, elle connaît sa passion pour la course à pied.

« En quarante ans, je n'ai jamais raté un seul marathon de l'usine, ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer.

- Tu veux que je te dise, le seul marathon que tu n'as jamais manqué, c'est celui du bistrot, et assures-toi que tu as gagné une belle récompense.

- Ah, oui, laquelle ?

- TA GROSSE BRIOCHE ! »

Prenant conscience de l'absurdité de la scène, Claude se ressaisit, le rappelle à la raison, mais rien n'y fait. Reymond ne bouge pas, les bras croisés sur la poitrine, la moue boudeuse,

il tourne vivement la tête en fermant les yeux pour ne plus voir Claude. Elle s'approche doucement de lui, lui prend la main droite. Sa main est glacée et elle le lui fait remarquer. Comme un enfant, Reymond baisse la tête, cherche à mettre sa main gauche dans l'une de ses poches, sa main glisse le long de sa cuisse. Avec tendresse, elle lui propose d'enlever ses chaussures qui ne lui appartiennent pas, de venir à la cuisine, pour se mettre au chaud et prendre un café. Il enlève violemment sa paluche de la sienne et reste planté dans le hall. Il ne bougera pas. Un vrai chêne indéracinable. Décontenancée, elle réplique de sa voix la plus douce: « Tu ne dois pas porter ces baskets, elles sont pour Léo. »

Mais ça y est, c'est décidé, Reymond, la main sur le loquet, est prêt pour son running, seulement la porte ne s'ouvre pas.

« Laisse-moi sortir, vieille bique. »

Il entend derrière lui un petit rire qui ne lui plaît pas. « Pourquoi tu te marres ? »

Claude craque, la situation est tellement peu banale qu'elle rigole de bon cœur, maintenant c'est le fou rire, les larmes lui montent aux yeux. Elle imagine son Reymond courir dans les rues, une meute de chiens, langues pendantes aux trouses, les passants ahuris qui se demandent si ce qu'ils voient est réel.

Reymond, agacé, lui hurle : « ELLE EST OÙ, LA CLE ? »

Claude, une larme roulant sur la joue, retrouve confiance en elle, les bras croisés, droite comme un i, le défiant du regard. Le vestibule prend des airs de western, il veut la clé, eh bien, il ne l'aura pas.

« Je veux sortir. Allez, ouvre-moi la porte avant que la nuit tombe.

- Pourtant, la Lune est déjà sortie. »

Reymond, abasourdi, regarde sa femme : elle est folle, se dit-il. Celui-ci jette un œil par la petite fenêtre qui décore la porte d'entrée et voit bien que le soleil n'est pas encore couché.

- Le soleil a rendez-vous avec la lune, mais la lune n'est pas là et le soleil l'attend, tra-la-lère.

Non, tu ne sortiras pas comme ça !

- ARRÊTE DE TE MOQUER DE MOI. Pourquoi tu ne me fous pas la paix?

- PARCE QUE TU ES À POIL !!!